ÉDITORIAL

Respectons les collectionneurs!

Tout le monde sait que notre Musée possède un grand trésor d'objets ethnographiques précieux et anciens et que ce trésor se détériore dans des dépôts inadéquats et dangereux, dispersés dans toute la ville. Cette situation est grave, non seulement parce qu'un patrimoine mondial est menacé, mais aussi parce qu'elle démontre une choquante ingratitude envers les collectionneurs qui sont à l'origine de ce trésor. Il est certain que, même si une partie de nos collections provient d'achats ou de récoltes sur le terrain, la plus grande partie a pour origine des donations de collectionneurs. Dans l'exposition «Le monde et son double», montée l'année dernière au Musée Rath, nous avons présenté certains de ces donateurs et inscrit sur un tableau, vous vous en souvenez peut-être, les noms de plus de mille personnes qui ont fait des dons au Musée d'ethnographie.

Pour beaucoup d'entre elles, la collection a signifié bien plus qu'un loisir, elle a été une vocation, un intérêt majeur dans leur vie, parfois même leur raison de vivre. Cette vocation a commencé dès l'enfance chez Émile Chambon, elle a été la passion qui a enflammé Georges Barbey quand il a pris sa retraite. Elle a même été au cœur d'une histoire d'amour entre un haut fonctionnaire international indien et sa femme vaudoise, qui pendant des dizaines d'années ont, ensemble, cherché et acquis de superbes objets-témoins de la civilisation indienne, notamment des statues gréco-bouddhiques et des saris, qui font maintenant l'orgueil de notre Musée.

On peut imaginer que tous ces passionnés se sont beaucoup préoccupés de ce qu'allait devenir leur collection après qu'eux-mêmes disparaîtraient. S'ils ont finalement opté pour un don au Musée d'ethnographie, c'était avec la condition, acceptée par les responsables de l'institution et par les autorités politiques, que ces trésors seraient précieusement conservés et présentés, au moins de temps en temps, au public. Maintenant, nous avons honte que nous ne puissions pas, que la collectivité ne puisse pas, remplir ses engagements. Nous avons honte quand nous montrons aux descendants de Georges Amoudruz, et à tous ceux qui ont lutté pour que sa collection ne quitte pas Genève, qu'une partie importante de celle-ci se trouve toujours dans un grenier surchauffé, avec des variations de température catastrophiques pour les objets. Nous avons honte quand nous montrons aux descendants de Georges Barbey les pièces africaines et océaniennes qu'il a rapportées, conservées près d'un mur où suinte le salpêtre. Nous avons honte que des pans entiers de nos collections ne soient jamais montrés au public faute de place.

Par respect pour les producteurs des objets, mais aussi par respect pour les collectionneurs, passés, présents et futurs, et pour corriger l'injure qui leur est faite actuellement, il faut absolument que le nouveau Musée à la place Sturm soit enfin construit. Je rappelle que pour la conservation des objets, comme pour les expositions, le projet des architectes gagnants est excellent: l'espace de dépôts, parfaitement climatisé et sécurisé, se trouve immédiatement sous l'espace des expositions, ce qui rend facile un tournus fréquent de celles-ci, sans risque de dommages causés par un trop long transport des pièces ou de brusques changements climatiques. En particulier, les expositions consacrées à des sujets d'actualité comme «Paix» pourraient enfin profiter complètement de la richesse des collections du Musée et ce, dans un espace d'exposition temporaire à la hauteur de l'énorme travail de recherche réalisé dans la préparation de ces expositions.

Votez tous et faites voter Oui au nouveau Musée, le 2 décembre!

Louis Necker
Directeur

JOURNAL DU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE
ET DES ATELIERS D'ETHNOMUSICOLOGIE

TOTEM
no 33
novembre 2001 - janvier2002

Paraît quatre fois l'an

Direction
Louis Necker

Rédaction
Geneviève Perret

Ville de Genève
Département des
affaires culturelles

MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE
65-67, boulevard Carl-Vogt
1205 Genève
Tél. 41 22 418 45 50
Bus 1, 4 et 32

Annexe de Conches
7, chemin Calandrini
1231 Conches
Tél. 41 22 346 01 25
Bus 8

Accueil des publics
Ouvert de 10 à 17 h. Fermé le lundi
Visites commentées sur demande
minimum 15 jours à l'avance
Tél. 41 22 418 45 81
www.ville-ge.ch/eth

ATELIERS D'ETHNOMUSICOLOGIE
Case postale 318 - 1211 Genève 25
Tél. 41 22 731 55 96
www. adem.ch

Détail d'un tapis afghan de la collection Michel Aubry, Paris. Ces tapis ont été produits au cours de la guerre entre l'Afghanistan et l'URSS (1979-1989) pour être vendus comme souvenirs aux soldats soviétiques. Les motifs traditionnels, sauf les mosquées et les arbres, y ont été remplacés par des images de chars, d'hélicoptères, de Migs 21 et de Kalachnikovs

PAIX

EXPOSITION DU 31 OCTOBRE 2001 AU 17 MARS 2002

Vernissage le mardi 30 octobre à 18 heures

Une définition en creux

Le Musée d'ethnographie a relevé un défi: préparer une exposition d'anthropologie de la paix. Il a répondu ainsi à la demande présentée par le comité «Genève: un lieu pour la paix», qui a mis sur pied et suscité toute une série de manifestations pour marquer le 100e anniversaire de l'attribution du premier Prix Nobel de la Paix à Henry Dunant, fondateur de la Croix-Rouge (conjointement à Frédéric Passy, fondateur de l'Union interparlementaire).

Nous ne pouvions pas imaginer, en abordant la préparation de cette exposition, que l'actualité nous rattraperait de manière aussi dramatique, et que notre travail s'achèverait dans les préparatifs d'une nouvelle guerre mobilisant les grandes puissances de la planète.

Ce qui nous a frappés dès le départ et qui est, hélas, caractéristique de l'état de notre monde, est que la paix s'inscrit dans la guerre comme en creux. La paix s'énonce presque toujours négativement, comme absence de guerre. Preuve en est sa définition dans les dictionnaires: «Rapports entre personnes qui ne sont pas en conflit, en querelle. […] rapports calmes entre citoyens; absence de troubles, de violences. […] situation d'une nation, d'un État qui n'est pas en guerre; rapports entre États qui jouissent de cette situation.» (*Petit Robert* 1986). Il est significatif que l'*Encyclopaedia Universalis*, parue en 1968, comporte un long article «guerre» et n'en propose aucun sur la paix.

Pourtant la paix est une valeur universelle, tous les peuples y aspirent et tous ont quelqu'idée sur la manière de la créer et de la maintenir. Les traditions écrites et orales nous en conservent d'innombrables témoignages qui montrent de remarquables permanences. Par exemple:

Aristophane, en 421 av. J.-C. stigmatise la production et le marché des armes dans sa comédie, *La Paix*:

«Hermès:

Et si quelque fabricant de lames ou quelque marchand de boucliers désire la guerre pour faire marcher son commerce…

Trygée:

… que des bandits s'en emparent et qu'il en soit réduit à ne plus manger que de l'orge.»

Nelson Mandela, président de la République d'Afrique du Sud, ayant réussi après la victoire électorale de son parti, l'African National Congress (ANC), à gérer pacifiquement les conflits et les blessures provoqués par cinquante ans de dictature raciste et à assurer, sans bain de sang ni exode des Blancs, la transition de son pays vers la démocratie, exprime en 1999 sa confiance dans la paix lors de ses adieux au Parlement:

«Comme nous avons confondu les prophètes du destin, nous allons à présent lancer un défi aux vendeurs de cynisme et de désespoir.»

Un deuxième élément nous a surpris au cours de notre recherche: s'il existe une anthropologie de la guerre, véritable sous-discipline de l'anthropologie, l'anthropologie de la paix n'en est qu'à ses débuts. Elle cherche à comprendre la dialectique entre la paix en tant que telle et la multitudes de ses manifestations historiques et socioculturelles. Plus précisément, elle s'interroge sur ce qui est commun à toutes les paix, réelles ou virtuelles, et ce qui les différencie. Parmi les similitudes, il faut citer la volonté de résoudre les conflits par des moyens pacifiques, l'existence de règles et une certaine manière de se représenter l'adversaire. Parmi les différences, on trouve les causes des conflits, les protagonistes, les moyens et les objectifs.

Copie d'une enluminure du *Jardin des Délices* d'Herrade de Landsberg, fin du XIIe siècle. Devant le jeu des chevaliers fantoches, Salomon commente: «Vanité des vanités, tout est vanité». R. Green, e. a., *Herrade of Hohenburg, Hortus Deliciarum*, Londres, 1979.
Photo Guy Piacentino

Cérémonie dans les Highlands de Nouvelle-Guinée. «Devenir un»: des représentants Komblo et leurs ennemis brisent une lance pour marquer formellement la fin des hostilités qui les ont séparés depuis un demi-siècle. Photo: M. O'Hanlon, 1980

Civiliser le conflit ou l'art du compromis

La guerre et la paix existent parce que la condition humaine est traversée par des lignes de fracture: elles séparent les humains et la nature, les sexes, les générations, les classes, les ethnies, les nations, les États… De part et d'autre de ces frontières, le Moi et l'Autre, toujours prompts à s'affronter. Le conflit est inévitable et fait partie de la dynamique sociale. Mais loin de menacer l'unité du corps social, il illustre plutôt la capacité intégrative des systèmes qui savent l'organiser et le gérer.

La condescendance avec laquelle l'Occident a l'habitude de considérer les autres civilisations ne nous porte généralement pas à prendre au sérieux les moyens de prévention de la guerre, de maintien de la paix, de gestion pacifique des conflits, pratiqués par les autres habitants de la planète, parfois avec succès depuis très longtemps. Chez nous, qui dit paix pense d'abord évidemment à des notions comme: traité de paix après une guerre, idéal de paix forcément inatteignable, utopie, désarmement, pacifisme, voire au mieux paix intérieure, au pire *«fichez-moi la paix!»*(*Cric cric crac, j'suis chez moi…* comme dit la chanson de Pierre Vassiliu).

Ce que la sociologie et l'anthropologie nous font découvrir, c'est qu'à une définition négative de la paix – la paix comme absence de guerre – on peut opposer une paix positive – la paix comme moyen de nourrir les rapports humains, inévitablement conflictuels, par le dialogue, le partage, le sens de la réciprocité, de la responsabilité à l'égard de l'autre. Le père de cette démarche est Johan Galtung, qui a contribué au catalogue accompagnant notre exposition. Cette nouvelle approche de la paix implique de considérer aussi comme faits de guerre les violences structurelles qui s'exercent contre les humains: la faim, la misère, l'oppression, les humiliations. Elle impose de s'interroger sur les causes des conflits, de prendre au sérieux les moyens d'y remédier et d'accepter de changer d'attitude afin de les résoudre.

Comme l'écrivait en 1963 Alfred Métraux dans la revue de l'UNESCO, *«toutes les sociétés sont tenues de faire une part plus ou moins large au compromis. Elles diffèrent néanmoins par la latitude que leurs institutions et leur idéologie laissent aux individus ou aux groupes d'arranger leurs affaires à l'amiable. […] nous pourrions répartir les civilisations en plusieurs catégories, selon leurs tendances à favoriser les concessions réciproques et leur adaptation aux événements»*.

Dans nos sociétés d'Occident, le compromis a souvent été mis en échec. On le voit dans les guerres, mais aussi dans l'idéologie jusqu'au-boutiste du progrès, dans la concurrence économique acharnée, dans la performance individuelle (la terminologie employée dans la vie quotidienne le souligne: l'homme est un loup pour l'homme, *struggle for life*, il faut être un battant, un tueur, qui n'avance pas recule, etc.). Plutôt que de s'engager dans la voie de la conciliation, les nations occidentales, écrit Charles Morazé dans la même revue de l'UNESCO, ont transformé en guerres internationales les conflits qui menaçaient leurs structures internes. Aujourd'hui encore, au lieu de prendre acte du fait que tout homme ou groupe humain a droit à sa conception de la vérité et qu'il est vain de vouloir imposer la sienne aux autres par la force, ou que la paix ne saurait exister dans l'indifférence aux injustices et aux inégalités flagrantes, on assiste à l'invocation du Bien contre le Mal de part et d'autre d'une nouvelle ligne de fracture apparue dans le monde entre néo-libéralisme économique et intégrisme islamiste.

Éclats de paix

Notre exposition esquisse un parcours didactique en quatre parties:

I. Il part du lieu commun *«Guerre et paix»* et met en scène la sorte d'arsenal accumulé dans les collections de notre Musée comme dans celles de tout musée d'ethnographie.

II. Il montre ensuite, à travers une douzaine d'exemples – des *Éclats de paix* pris dans les cinq continents à des époques très différentes – l'existence de moyens variés de mettre fin aux guerres ou d'éviter que les conflits ne dégénèrent en violences physiques, en meurtres, en conflagrations armées. Car l'histoire nous montre que cela ne règle rien. L'espèce humaine a les moyens de faire autrement, il s'agit bien d'un outillage au sens anthropologique du terme. Dans certains cas, il s'agit de désamorcer la guerre en la jouant pour ne pas la faire.

III. Le cas de *«Genève: un lieu pour la paix»* fait l'objet d'un examen particulier. Cette vocation, dont l'affirmation relève à certains égards de l'inflation déclamatoire, est mise en question à travers les principales étapes de sa formation, fondements d'un véritable mythe: Calvin/le refuge; Rousseau/le contrat social; Dunant/la Croix-Rouge; la SDN et l'ONU/la paix par le droit, le droit à la paix. Ce droit des individus et des collectivités, formulé depuis deux décennies dans les déclarations de l'UNESCO et les intentions des Nations Unies, est mis aujourd'hui en péril par le recul de la souveraineté humaine devant l'emprise croissante des empires financiers et de l'économie abstraite.

IV. Une quatrième partie réfléchit à la relation existant entre les besoins humains, fondamentaux et dérivés, et la paix, à travers les textes des philosophes, la spiritualité, le droit, la sociabilité, l'éducation, le désarmement et, pour conclure, à travers le combat de ceux qui la servent.

Erica Deuber Ziegler et Jean-Louis Feuz

Marteau d'audience de la Conférence du Désarmement, 1932. Archives de la SDN, Bibliothèque du Palais des Nations, Genève. Photo: J. Watts

Colombe en bois refendu, Europe centrale, 1918. Ces symboles de la paix ont été fabriqués en abondance à la fin de la Première Guerre mondiale. Coll. Musée d'ethnographie. Photo: J. Watts

Visites commentées publiques

par Erica Deuber Ziegler, Jean-Louis Feuz ou Marie-Agnès Gainon-Court:

Dimanches à 11h
4 novembre, 11 novembre, 18 novembre, 2 décembre, 20 janvier, 27 janvier, 3 mars et 10 mars

Accueil des classes:

- Visite commentée pour les classes de 1P à 6P, durée 1h
- Visite découverte pour les classes 3P à 6P, intitulée FAIRE LA PAIX, proposée en collaboration avec le Musée international de la Croix-Rouge, les jeudis de 8h30 à 11h
- Visite commentée pour les enseignants, mercredi 31 octobre à 10h

Inscriptions et renseignements: Tél. 418 45 81, 15 jours à l'avance minimum

CATALOGUE

«Il n'y a pas de chemin vers la paix, c'est la paix qui est le chemin.»

Gandhi

Pour accompagner l'exposition PAIX, le Musée publie, sous la direction d'Erica Deuber Ziegler, un ouvrage remarquablement illustré qui réunit, dans une perspective anthropologique et historique, vingt-quatre contributions d'auteurs célèbres, d'universitaires confirmés ou de jeunes chercheurs autour de la question cruciale aujourd'hui: comment équilibrer le monde et partager la paix?

La plupart du temps, la paix est définie négativement par l'absence de guerre. Toutefois, depuis trois décennies s'invente une autre approche de la paix, positive. D'abord elle considère que la guerre a d'autres visages que celui de la violence armée, qui sont la faim, la misère, l'oppression et l'humiliation des faibles. Ensuite, partant du principe qu'il n'y a pas de sociétés sans conflits, elle cherche à comprendre comment les sociétés, dans leur diversité, mettent en place des moyens pour les civiliser, en déplaçant les antagonismes hors du champs émotionnel et physique vers le langage, les institutions et les normes.

Toutes les sociétés possèdent des instruments de contrôle social, de solidarité, de gestion des conflits, de création de la paix et de prévention de la guerre. Le présent catalogue et l'exposition qu'il lui fait écho réfléchissent à cette nouvelle approche et donnent des exemples de paix, pris à différentes époques sur les cinq continents. Certains se sont matérialisés dans des paix durables. D'autres sont restés à l'état de projet. *L'humanité, en fait, commence à peine à se comprendre*, comme l'écrit un de nos auteurs: *la paix est à faire, jour après jour, dans l'ordinaire des villes de demain. La paix est une lutte, un combat. Il convient de s'y former.*

Édition: Musée d'ethnographie de Genève, 2001
192 pages, avec 36 planches couleur. 21X21cm
ISBN 2-88457-013-6

En vente au Musée ou sur commande au secrétariat (tél. 41 22 418 45 44) ou sur Internet www.ville-ge.ch/eth
Prix: Fr. 49.- (Amis du Musée d'ethnographie Fr. 46.-), port en sus

PÂTAMODLÉ

L'éducation des plus petits de 1815 à 1980

UNE EXPOSITION DE LA CRIÉE*

À L'ANNEXE DE CONCHES

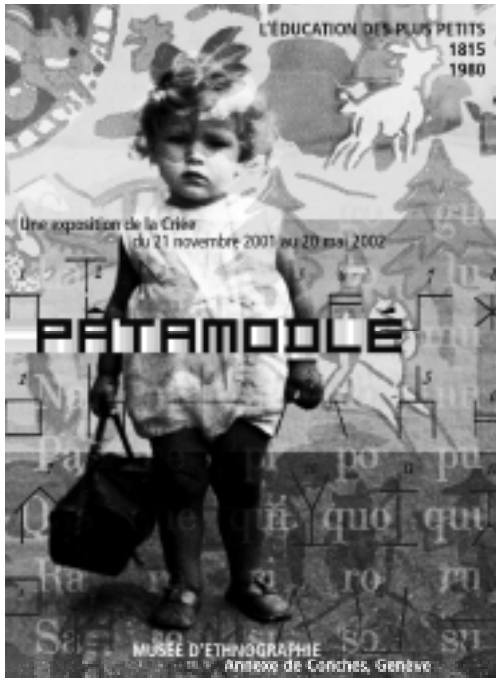
DU 21 NOVEMBRE 2001 AU 20 MAI 2002

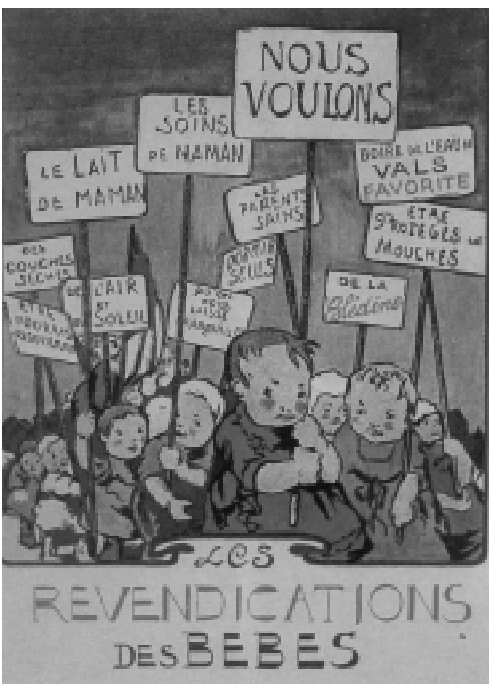
Vernissage le mardi 20 novembre à 18 heures

«Ne plus ne moins qu'il faut dès la naissance dresser et former les membres des petits enfants afin qu'ils croissent tout droit (…): aussi faut-il dès les premiers commencements accoutrer et former leurs mœurs, pour que ce premier âge est tendre et apte à recevoir toutes sortes d'impression que l'on veut bailler, et s'imprime facilement ce que l'on veut en leurs âmes pendant qu'elles sont tendres (…), car tout ainsi que les sceaux et cachets s'impriment aisément en de la cire molle, aussi se moulent facilement ès esprits des petits enfants toutes choses que l'on veut faire apprendre.»

Plutarque, *De l'institution des enfants*, cité par Daniel Hameline, in C. Magnin et al. *Une école où les enfants veulent ce qu'ils font*, Lausanne 1996.

*Communauté de recherche interdisciplinaire sur l'éducation et l'enfance, réunissant des collaborateurs de plusieurs institutions genevoises: les Archives du Département de l'instruction publique, le Service de la recherche en éducation du même département, la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation ainsi que le Musée d'ethnographie





Affiche de la Croix-Rouge américaine, in *L'Illustration*, 1919

Aujourd'hui, la plupart des mères ont une profession et veulent l'exercer. Pour la première fois dans notre histoire, ce désir est devenu légitime. De plus en plus d'enfants fréquentent une crèche ou autre lieu d'accueil souvent bien avant de savoir marcher et, vers quatre ans, presque tous prennent le chemin de l'école. Les institutions de la petite enfance sont entrées dans nos mœurs. Qui se souvient encore qu'elles ont été conçues dans les villes du XIXe siècle pour les enfants pauvres ou négligés par leurs parents?

L'exposition Pâtamodlé montre le rôle souvent contradictoire des médecins, des pédagogues puis des psychologues dans ce devenir: comment ils ont su, à chaque époque, en s'alliant avec les législateurs et un corps d'éducatrices de plus en plus spécialisées, nous transmettre leur idée de l'éducation des plus petits.

Légitimés par le progrès des sciences, les modèles à suivre ont varié au fil du temps. Les mères n'ont pas toujours obéi aux injonctions venues d'en haut. Mais la plupart ont fini par adopter les manières de faire que les experts des temps modernes leur ont proposées.

L'histoire racontée dans Pâtamodlé se déroule en trois séquences:

La mère, l'enfant et le médecin, de 1815 à 1950

En 1815, un enfant sur trois meurt avant d'avoir atteint un an. Aujourd'hui, cette proportion n'est plus que de 1 sur 1000. Grâce aux progrès des sciences et de la médecine, la mort des enfants en bas âge a cessé, en Europe, de nous préoccuper. L'histoire de l'éducation des tout-petits jusque dans la deuxième moitié du XIXe siècle est d'abord l'histoire de cette lutte victorieuse contre la mortalité infantile. Dès le XVIIIe siècle, philosophes et médecins dissertent sur «l'élevage et la conservation

Crèche de Saint-Gervais, Genève, vers 1910. Coll. Joëlle de Syon

Familistère de Guise, 1870. Bibliothèque publique et universitaire

des enfants». Mais ce n'est que dans la deuxième moitié du XIXe que se mettent en place des politiques de la petite enfance efficaces. Les enjeux sont d'ordre démographique: une population saine et nombreuse est gage de richesse et de puissance militaire. Mais ils sont aussi d'ordre moral: face aux méfaits de l'industrialisation et de l'exode rural, il faut renforcer la famille, la stabiliser, la civiliser. Cette action doit passer par les femmes. En prônant l'allaitement maternel et un sevrage tardif, en dictant aux mères de nouvelles règles de puériculture, les médecins et leurs porte-parole transmettent aussi leur vision du partage des rôles: aux hommes le travail salarié et la vie publique, aux femmes le travail ménager et la vie privée.

La réalité correspond rarement au modèle. Beaucoup d'enfants sont sans mère, orphelins ou abandonnés. Beaucoup de femmes sont dans l'obligation de travailler toute la journée et confient leur bébé à une nourrice ou à une gardienne. Les lieux d'accueil créés entre 1850 et 1950 pour les enfants en bas âge ont pour ambition de remplacer ces anciens modes de garde, de seconder les mères et de leur permettre à elles aussi d'avoir une vie de famille. Ils ne sont considérés toutefois que comme un pis-aller. «Faute de mieux», ne cesse-t-on de dire jusque dans la deuxième moitié du XXe siècle. Faute de mères disponibles, intelligentes et dévouées.

La mère, l'enfant et le pédagogue, de 1815 à 1950

Les révolutions démocratiques du XIXe siècle ont bouleversé les manières d'envisager l'éducation du peuple. L'enseignement deviendra dans la plupart des pays européens public, laïc, gratuit et obligatoire. Les asiles ou écoles de l'enfance créées dans la première moitié du siècle par des philanthropes catholiques ou protestants participent de ce mouvement.

À Genève, après la révolution de 1846, avec l'arrivée de nombreux immigrés suisses ou étrangers, les écoles enfantines se multiplient. Petits artisans ou commerçants, salariés des boutiques, des ateliers ou de la Fabrique, tous en réclament une pour leur quartier. Les municipalités d'abord, puis à partir de 1872, le Département de l'instruction publique seront partie prenante de cette expansion. En se transformant en écoles enfantines, en calquant leurs horaires et leurs vacances sur l'enseignement primaire, les petites écoles perdent leur fonction de garde et d'asile pour devenir le premier échelon de tout le système d'enseignement. D'abord destinées aux enfants de 3 à 6 ans, puis de 3 à 7 ans, ce n'est qu'en 1940 qu'elles accueilleront, comme aujourd'hui, les enfants de 4 à 6 ans. Dans ces fluctuations de l'âge d'admission, les arguments sont surtout d'ordre pédagogique: assurer une plus grande continuité entre les différents niveaux d'enseignement.

Intuitives, froebéliennes puis actives, toutes ces méthodes ont en vue le bonheur de l'enfant. D'inspiration chrétienne, toutes tentent de concilier l'autorité avec l'amour, le respect du modèle à imiter avec le respect de la singularité de chaque enfant. Toutes enfin, traduisent à travers programmes, matériel et exercices, leur vision du futur adulte qu'elles entendent modeler. Sauvé parce que secouru et discipliné, l'enfant pauvre de la première moitié du XIXe siècle est devenu à partir de 1850 un enfant citoyen, utile et solidaire, puis, au XXe siècle, un individu à part entière, actif et autonome.

Préventorium et École de nurses de la Chapelle sur Carouge, vers 1930. Fonds historique de la Criée

La mère, l'enfant, le père et le psychologue, de 1950 à 1980

Après la Seconde Guerre mondiale, la diffusion des travaux des psychanalystes contribue à faire des premières années de la vie une étape capitale, celle sur laquelle se bâtit la personnalité future de l'individu. En plus de soins physiologiques, les plus petits doivent être entourés de soins affectifs constants. Aux yeux d'un grand nombre de «psy», l'accueil collectif des enfants est nuisible, susceptible de causer des carences affectives graves. Les mères recourant aux crèches ou aux pouponnières se voient culpabilisées. Le bonheur du couple dépend de la place centrale accordée aux enfants, par ailleurs toujours moins nombreux. La famille se fonde davantage sur le sentiment et l'affectivité et se consacre à l'épanouissement de ses membres. Les tâches ingrates, l'apprentissage de la discipline et du respect d'autrui par exemple, tendent à être déléguées aux institutions.

Jardin d'enfants «L'Etoile», 1971. Archives de l'institution

Dans les années septante, le mouvement d'émancipation des femmes, renforcé par les théories sur les bienfaits de la socialisation, permettra que se transforme l'opinion du public à l'égard des institutions de la petite enfance. Celle-ci est désormais perçue comme la première étape du processus de socialisation, de scolarisation et du développement intellectuel. Puisque «tout se joue avant 6 ans», il faut offrir à l'enfant les conditions nécessaires à l'expression de sa spontanéité et de sa créativité. L'enfant n'est plus comme autrefois une pâte à modeler mais l'acteur de son propre développement: un enfant-roi devant lequel l'adulte trop souvent se prosterne.

Juliette Michaëlis et Eléonore Zottos

L'exposition **Pâtamodlé**, mise en scène par Philippe Deléglise sur un scénario de Juliette Michaëlis, a pu être réalisée grâce à l'exploitation de nombreux fonds d'archives et à la collaboration de musées et collections publics et privés, à Genève, en Suisse, en France notamment. Elle a pu compter sur les recherches et contributions de plusieurs historiens, chercheurs et professionnels de la petite enfance: Armelle Coméliau, Jean-Jacques Ducret, Charles Magnin, Mayra Michaëlis, Christian-Alain Müller, Michèle Schärer, Pierre-Yves Troutot et Eléonore Zottos. Qu'ils en soient tous vivement remerciés. Ces personnes ont également collaboré à la publication réalisée à l'occasion de cette exposition sous la direction de Chantal Renevey Fry.

Pâtamodlé. L'éducation des plus petits de 1815 à 1980.

SRED/Musée d'ethnographie, 2001. 224 pages avec 70 ill. n/b.
Prix: fr. 25.-, port en sus. À commander au secr. du Musée tél. 418 45 44
ou par e-mail à isabelle.vuille@etat.ge.ch

Tout comme l'exposition, la publication s'articule en trois séquences marquées par les interventions des différents experts. Chaque chapitre ou sous-chapitre de ces différentes sections est articulé de façon identique: un texte de deux à trois pages, rédigé par l'un des dix auteurs ayant collaboré à cette entreprise, met en perspective des extraits de sources textuelles et iconographiques. Le graphisme et la mise en page, conçus par Claude Luyet, permettent au lecteur de différencier au premier coup d'œil commentaires et sources et de ne consulter à sa guise que les uns ou les autres. Une rédaction aussi polyphonique est bien sûr une gageure. La responsable de la publication, après avoir confié à chacun quelques thèmes choisis en fonction de ses compétences et de ses intérêts respectifs, a collationné le tout pour mettre bout à bout commentaires et textes de sources selon l'ordre de la table des matières. Mais elle a laissé à chacun la responsabilité de modeler ses dires selon le génie de son style.

Chantal Renevey Fry

École d'application froebélienne de Malagnou, 1914. Service des écoles de la Ville de Genève

Sur l'air de «Un Monsieur attendait»

Un musée attendait
Entre deux bistroquets
Que pour tous ses objets
On construise un palais
Les députés changeaient
L'gouvernement tournait
Et toujours le musée attendait

On lui avait promis
On va t'faire un tipi
Tes totems s'ront enfin à l'abri
Il pensait: c'est bizarre
On m'racont' des bobards
Mais toujours patient et plein d'égards

Un musée attendait
Entre deux bistroquets
Que pour tous ses attraits
On ait un grand projet
On tripla les tramways
On fit sauter l'goulet
Mais toujours le musée attendait

Un jour les érudits
Les Necker, Micheli
Se sont dit: c'est fini c'rififi
On va hypothéquer
Mett' deux trois sous d'côté
Mais malgré tout' ces bonn' volontés

Un musée attendait
Entre deux bistroquets
Qu' pour ses colifichets
On ouvr' le port'-monnaie
On l'fit pour l'art abstrait
Pour les cabriolets
Mais l'ethno toujours elle attendait

À force qu'on ajourne
On s'décida pour Sturm
Des baraqu' ça passe mieux qu'un
Schoenbrunn
Et l'on fit des concours
On servit des p'tits fours
Mais mêm' si c'était presque Yom Kippour

Un musée attendait
Entre deux bistroquets
Que pour ses bilboquets
On s'bouge un tantinet
On vota des budgets
On fuma l'calumet
Mais toujours le musée attendait

Et deux trois conseillers
Ont dit: c'est dém'suré
Des millions, c'est pas pour un musée
Oui pour les T.P.G.
Oui pour la Traversée
Oui à tout plutôt qu'à un musée Et…

Le musée attendra
Dans son vieux débarras
Et ce nec plus ultra
Il s'ra bouffé des rats
Dans dix ans on dira:
Allons-y! Mais ce s'ra
Bien plus cher et trop tard

Fallait prévoir!

Chanson tirée de la revue électorale du… Parti libéral genevois, septembre 2001

VISITES DES COULISSES DU MUSÉE

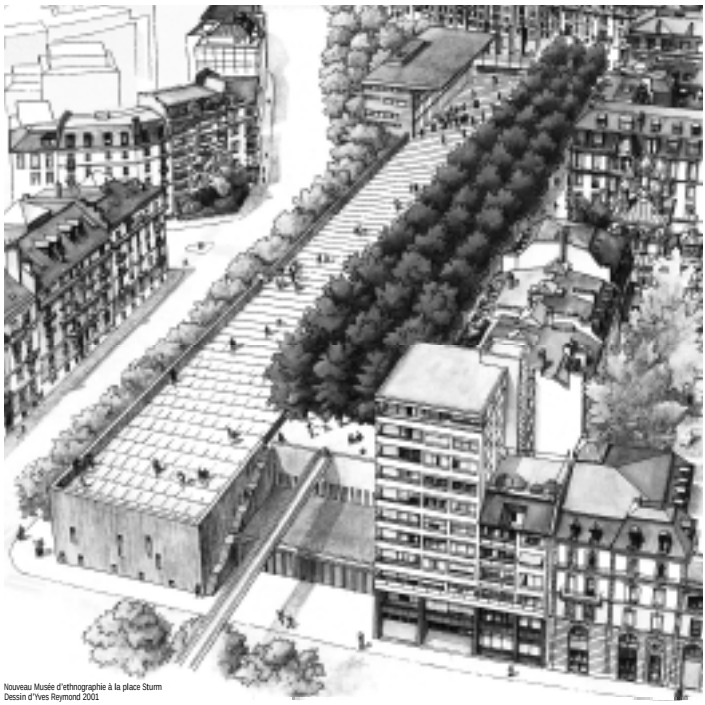
par petits groupes (maximum 12 personnes) et présentation-discussion autour de la maquette du projet de construction d'un nouveau Musée d'ethnographie à la place Sturm

Tous les samedis à 14h30, du 29 septembre au 1er décembre 2001

En compagnie de Louis Necker, Laurent Aubert, Roberta Colombo Dougoud, Christine Détraz, Jérôme Ducor, Majan Garlinski, Christophe Gros ou André Walther

Pour se convaincre de la nécessité de la construction d'un nouveau Musée d'ethnographie, rien de tel que de parcourir les coulisses du Musée. De couloirs en dépôts, de soupentes en ateliers, de caves en dédales, le Musée d'ethnographie se présentera à vous dans toute sa complexité. Cette promenade exceptionnelle et guidée dans le vétuste bâtiment du boulevard Carl-Vogt vous permettra de mesurer la richesse des collections tout en prenant conscience, au delà du charme désuet de cette ancienne école, des problèmes concrets liés à leur sauvegarde et à leur mise en valeur.

Christine Détraz



Nouveau Musée d'ethnographie à la place Sturm
Dessin d'Yves Reymond 2001

NOUVEAU MUSÉE D'ETHNO: CE QUE FAIT LE COMITÉ

Depuis le début de l'été, le comité d'action de la SAME (Société des Amis du Musée d'ethnographie) s'insinue dans la cité dans la perspective du vote crucial du 2 décembre. Les actions qu'il mène sont de nature variée. Elles reflètent, en cela, la composition même de ce comité que forment des personnalités d'horizons divers. Faut-il le rappeler? La Société des amis du Musée d'ethnographie (SAME) est une association privée. Elle a mis sur pied dans un premier temps le comité unitaire et pris en charge, ensuite, l'installation d'une cellule logistique qui constitue en quelque sorte son «noyau dur». Charge à lui, à présent, de centraliser les idées, coordonner les projets et créer les événements utiles à la sensibilisation du public.

La première manifestation de l'activité du comité a été visible durant la Fête de la musique, en juin 2001. Ses bannières mobiles ont été appréciées et commentées, ses dépliants lus et détaillés; de nombreux enfants ont eu à cœur de porter les masques qu'il a fait fabriquer. Simultanément, le site www.ethnogeneve.ch se mettait en place. Régulièrement actualisé, il reçoit de très nombreuses visites. Dans le même temps, soutenu par un bataillon d'intervenants motivés, le comité organisait conférences, stands, visites et séances d'information.

La campagne s'effectue bien évidemment sur plusieurs niveaux. Les actions publiques se doublent d'interventions techniques et d'interpellations politiques. Il a été instructif, à ce titre, de sonder personnellement les candidats au Grand Conseil. À la lecture des résultats, il est manifeste que les élus et candidats des communes extérieures à la Ville de Genève sont aussi sensibles que les citadins à la question du nouveau Musée (ainsi que l'a démontré, par ailleurs, l'engagement de l'Association des communes genevoises). Reste que le cœur de cible demeure en Ville. De nombreuses actions favoriseront encore une information dont il apparaît qu'elle a souvent été tronquée par le comité référendaire dont nous contestons les arguments, ou ce qui en tient lieu, avec constance et détermination.

C'est maintenant ou jamais! Assez de blocages. L'enjeu est essentiel. La sauvegarde d'un patrimoine exceptionnel actuellement menacé, la vision d'une cité qui construit avec son temps et la nécessité d'offrir enfin aux écoles l'outil attendu depuis quarante ans ne peuvent souffrir de nouvelles tergiversations. Au-delà de l'échéance unique du 2 décembre, c'est aussi une certaine idée de la Genève internationale et multiculturelle que nous défendons.

André Klopmann
Coordinateur

Hodler jouant du tambour in Marc Descombes: *Ferdinand Hodler*. Genève: Éd. Slatkine, 1992

ETHNO PARADE

MERCREDI 31 OCTOBRE

TOUS À LA PARADE

OUI au nouveau Musée d'ethno

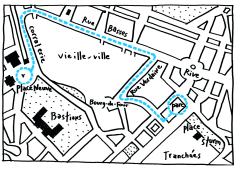
Rendez-vous à la place Neuve à 17h30. Le cortège parcourra les rues Basses, ralliera la place du Bourg de Four avant de faire halte sur la bute du parc de l'Observatoire, en face de la place Sturm

En tête du cortège:
Pour les 100 ans du Musée,
100 tambourineurs (ou presque) dans une création musicale de Joël Musy

Dans le corps du cortège:
Participation de l'Ondine genevoise et du Carnaval de Genève.
Bienvenue à tous ceux qui aiment le Musée d'ethnographie et qui ont envie de marquer leur soutien au projet du nouveau Musée d'ethnographie à la place Sturm,
L'Esplanade des mondes

Depuis le parc de l'Observatoire:
spectacle de feu Salamandra, sur la place Sturm,
avec Lukas Berchtold, Jean-Marie Senn et Jean-Michel Tavelli

Coordination artistique et logistique
Sandro Rossetti et le Théâtre du Loup
Org. Société des Amis du Musée



Nous avons fait un beau voyage…(air connu!)

Cet été, un groupe d'une quinzaine de membres de la SAME s'est rendu en Australie. Le but de ce voyage était un pari sur une possible (ou impossible) rencontre avec les cultures et les communautés aborigènes d'Australie. Un sujet exigeant et complexe au vu de la difficile situation sociale de la plupart des communautés aborigènes qui se sont mal remises de 200 ans de contacts inégaux et souvent injustes avec les divers émigrants, en grande majorité d'origine européenne, qui occupent et dirigent l'Australie actuelle.

Après une visite de la galerie que consacre l'Australian Museum de Sydney à la longue lutte des populations aborigènes pour recouvrer leurs droits ancestraux, nous nous sommes rendus à Ayers Rock (Uluru) et aux Monts Olgas (Kata Tjuta), deux des lieux les plus sacrés de leur histoire. La visite de ces icônes symboliques nous a laissé, malgré leur indéniable beauté, un goût amer car la plupart des trop nombreux visiteurs ne respectent même pas le vœu le plus sacré des propriétaires traditionnels de ne pas escalader les rochers. Plus authentique a été notre immersion culturelle lors de notre visite à Alice Springs au centre de recherche Strehlow, une institution qui préserve les documents rassemblés par un ethnologue dont les travaux ont permis une véritable réhabilitation de la pensée aborigène. Une excursion sur le lieu de naissance de Theodor Strelow, dans la mission de Hermannsburg, nous a permis de prendre conscience de l'aventure humaine extraordinaire de ce fils de pasteur luthérien devenu le meilleur défenseur des indigènes avec lesquels il avait été élevé. Dans cette région aride et isolée, nous avons aussi rencontré, une grande dame qui se consacre à la réhabilitation d'enfants aborigènes perturbés en les replongeant dans un monde et un mode de vie plus traditionnels, loin des tentations débilitantes (drogue, alcoolisme, etc.) de la ville.

Si la visite du parc national de Kakadu, par la beauté et la diversité de ses paysages, nous a impressionnés, c'est sur la Terre d'Arnhem, plus isolée et plus difficile d'accès, que nous avons eu l'occasion de retrouver une culture aborigène vivante qui poursuit une production de peintures sur écorce de qualité (une prochaine exposition de notre Musée en apportera la démonstration). Cette forme d'art traditionnel puise son inspiration dans les mythes et les chants sacrés dont les thèmes se retrouvent sur les nombreuses peintures rupestres de la région. En complément, aux visites des œuvres rituelles situées sur les rochers, nous avons pu suivre et comprendre l'aventure de l'art aborigène contemporain grâce à une visite des très riches collections du Musée des Territoires du Nord de Darwin, magistralement commentée par Margie West, la conservatrice en charge.

Notre périple s'est achevé par une visite dans l'île de Bathurst, où vit la communauté Tiwi qui se distingue des autres communautés que nous avons visitées par son dynamisme et sa gestion propre d'un vaste territoire qui leur a été rendu par l'administration australienne. Très impressionné par la qualité de l'art Tiwi contemporain, le groupe a décidé, d'un commun accord, d'acheter une oeuvre d'art afin d'enrichir les collections océaniennes de notre Musée. Notre choix s'est porté sur une sculpture d'une artiste déjà confirmée, Carmelina Puantulura. Cette œuvre forte représente un épisode marquant du mythe fondateur des Tiwi expliquant l'origine de la mort chez les humains. L'engagement unanime de notre groupe pour acquérir cette œuvre prouve que notre pari a été gagné! Vous pourez en juger par vous-même car nous aurons l'occasion de remettre cette statue au Musée lors d'une petite manifestation, à laquelle vous êtes tous conviés, le 7 novembre à 18 heures.

Retenez encore les dates de nos prochains voyages:

- du 11 au 13 janvier 2002, à Urnäsch pour le Nouvel An julien avec Marc Coulibaly;
- du 22 février au 4 mars 2002, la fête des masques au Burkina Faso, toujours avec Marc Coulibaly, un spécialiste qui a travaillé sur une comparaison entre les masques appenzellois et les masques burkinabé.

Les personnes intéressées peuvent s'inscrire sans aucun engagement au secrétariat de la SAME (Tél. 022/418 45 73 le matin) afin que nous puissions leur faire parvenir un descriptif plus complet.

Georges Breguet, Vice-président de la SAME

Sculpture tiwi de Carmelina Puantulura acquise par la SAME et offerte au Musée d'ethnographie, 2001

«LES EXTRÊMES DU TRIANGLE POLYNÉSIEN, CÔTE À CÔTE»

Îles Hawaï, île de Pâques, Nouvelle-Zélande,1994-2001

EXPOSITION DE PHOTOGRAPHIES DE MURIEL OLESEN ET GÉRALD MINKOFF DU 8 NOVEMBRE 2001 AU 6 JANVIER 2002

Vernissage le mercredi 7 novembre à 18 heures

Quand il y a une cinquantaine d'années, j'entendis, lors d'une interview radiophonique, Eugène Pittard, le fondateur de notre Musée, répondre à la question «Monsieur le directeur, un incendie va ravager votre musée, quel est l'unique objet que vous allez emporter?», il répondit: «La cape de plumes des îles Hawaï». Je retournai immédiatement au Boulevard Carl-Vogt, traversai les salles remplies d'objets plus attractifs les uns que les autres, souvent contemplés, admirés, interrogés; je les vis à peine ce jour-là, ils avaient déjà en quelque sorte été réduits en cendres. Devant la cape de plumes, aux couleurs de feu, je restai songeur: à l'évidence, je ne savais rien de ce qui était si précieux, ni des Hawaïens. À peine qu'ils étaient les inventeurs du surf sur d'énormes vagues tout autour de volcans nés de la mer. Aujourd'hui, je sais que ces somptueuses et fragiles capes sont fort rares et que les espèces d'oiseaux qui fournissaient les plumes ont presque toutes disparu à jamais, et avec elles, la culture dont elles étaient les flammèches virevoltantes d'un arbre à l'autre. Je sais aussi qu'il y a dans cet archipel une île déserte et mystérieuse qui porte le nom du directeur de notre Musée. Quelques années plus tard, lors d'une première visite au Musée de l'Homme à Paris, je «découvris» deux têtes: une, énorme, en pierre, ramenée par Pierre Loti de l'île de Pâques; une autre, en bois, échouée chez un brocanteur de Montpellier, toute scarifiée de spirales symétriques sur son visage. Et le mot Maori s'installa avec les deux autres dans ma psyché pour y graver cet onirique triangle polynésien.

Quels furent ces peuples, poussés par d'autres peuples hors d'Asie continentale et contraints de prendre la mer vers l'est d'où naît le soleil et qui, après quelques millénaires à la voile, s'installèrent au cœur du Pacifique, dans les archipels des îles de la Société, des Touamotou et des Marquises? Et de ces dernières îles – et après quelles brouilles? – d'autres navigateurs touchèrent les îles Hawaï vers 500-700 de notre ère et s'y établirent, puis une seconde vague de Tahitiens entre 1100 et 1300.

L'Île de Pâques – que les autochtones nomment Rapa Nui – fut peuplée par des Marquisiens vers le XIe siècle. Mais le navigateur et anthropologue norvégien Thor Heyerdahl voulut prouver, avec son expédition du Kon Tiki – un radeau parti des côtes américaines en 1955 lorsque j'avais 18 ans – que cette île avait d'abord été occupée par des navigateurs originaires d'Amérique du Sud vers 380 ap. J.C.

La Nouvelle-Zélande, pour sa part, fut colonisée vers 850 de notre ère par des Polynésiens venus de Tahiti et de Rarotonga.

Ce triangle, dès lors, ne cessa d'occuper, en croissant, un espace toujours plus magnétique dans ma conscience et sans doute aussi dans mon inconscient, comme dans ceux de ma femme.

Les récits de Stevenson, de Melville, de Jack London, ceux de Victor Segalen, magnifiques et désabusés, et d'Alfred Métraux finirent par créer, à chaque évocation, une sorte de dépression au creux de l'estomac que des circonstances bénéfiques nous permirent de combler en nous permettant de nous rendre une première fois en 1994 aux îles Hawaï (Oahu et Hawaï), une seconde fois en 1998 à Kauai, Maui et Oahu, sur l'île de Pâques en 1997 et en Nouvelle-Zélande en 2001.

Quand nous voyageons côte à côte, Muriel Olesen et moi-même, chacun de nous deux fait ses photos comme bon lui semble, sans se préoccuper de ce que fait l'autre, à moins que l'un estime que l'autre ne saurait passer à côté de telle ou telle chose. Et dans ce cas, nous nous retrouvons physiquement côte à côte, faisant des photos, sachant qu'elles seront aussi dissemblables les unes des autres, au point qu'à notre retour, quand nous nous serons montré les planches contact, nous réaliserons avec étrangeté et émerveillement que l'autre fît un voyage qui ne fut pas le nôtre.

Parce que chacun de nous deux ne fait que son autoportrait en tirant le portrait de son voyage. Et les disparités, mais aussi les connivences, font en fin de compte de ces journaux parallèles les miroirs sans tain et réciproques d'un couple porté et déporté par les marées du réel. Mais le jeu du côte à côte étant posé – qui ne saurait avoir de pertinence que dans la dissolution de nos ego respectifs, et ce n'est pas la moindre de ses vertus – induit un autre voyage encore, cette fois en résonance avec le regardeur de ces photographies, voyage dont la qualité dépendra avant tout de celle du tissage de son tapis volant. Parce que nous ne montrons plus nos photographies qu'en couple: «j'étais là et telle chose m'advint» dit La Fontaine, et l'autre de constater qu'il n'y était pas.

Sur les milliers de photographies faites sur ce mode, il ne nous est arrivé qu'une seule fois, en Chine en 1988, de faire la même image, au même moment, dans la même direction, sous le même angle et sans nous en rendre compte. Cette coïncidence nous causa un trouble certain. Dans le cas de ces voyages en Polynésie, un de nos buts avoués dans la tenue de ces journaux photographiques parallèles, fut de rechercher les traces encore vives des cultures autochtones qui avaient trouvé à se faufiler entre les mailles de plus en plus serrées des filets de la globalisation touristico-mercantile. Et c'est miracle d'y retrouver quelque chose, même si parfois, ce quelque chose a été monté en épingle, parce que c'était précisément ce que le voyageur attentif espérait pouvoir trouver. Mais à l'abri des regards intempestifs, de très vieux fonds de croyances et de rituels continuent d'affleurer.

À l'exception de l'île de Pâques, où l'extermination des Rapa Nui a été telle, qu'il n'en est strictement rien resté; car personne ne sait rien d'autre que ce que nous transmettent les quelques notes prises par des voyageurs quand il y avait encore de la mémoire vive chez les survivants. La mission officielle d'Alfred Métraux avait pour but de rapporter coûte que coûte une de ces indéchiffrables planchettes de bois *rongo rongo*. Quoique la mise à prix fût importante et les recherches très actives, il rentra bredouille. Quand je photographiai une femme rapa nui en train de graver une de ces planchettes, je lui demandai ce qu'elle écrivait, j'en espérai une réponse onirique. Elle me répondit qu'elle ne savait pas et que de toute façon, les rares amateurs de passage ne s'en souciaient pas non plus.

Les îles Hawaï, elles, furent «découvertes» par James Cook en 1778; l'année suivante, le jour de la Saint-Valentin, il y fut tué lors d'un malentendu concernant un prétendu vol de bateau à rames par des Hawaïens sur une très belle plage de la «Grande île», encore plus déserte aujourd'hui qu'alors. Cook baptisa ces îles Sandwich, en l'honneur de cet amiral de sa gracieuse Majesté, dont le nom reste davantage attaché à ce qu'on a coutume d'emporter avec soi pour le pique-nique. Moins de cent ans plus tard, suite à l'importation d'armes et de maladies, la population passa de 300'000 à moins de 57'000. Aujourd'hui, la grande majorité des touristes est japonaise et quand l'US Navy célèbre ce jour de décembre l'attaque sur Pearl Harbor, les Nippons entrent et sortent des boutiques les bras chargés de sacs frappés aux armes de la dernière mode.

Cependant, loin de ces bruits parasites, cet archipel découvre ses beautés éblouissantes dont les sites les plus majestueux sont toujours sacrés et vénérés par des autochtones de plus en plus revendicatifs quant au respect dû à leurs traditions.

Marcher dans la forêt, ou le long de la mer, et découvrir en l'absence de toute personne de très humbles offrandes sur quelque autel autour duquel on sent que s'est approché il y a peu un dieu propice procure une émotion certaine.

De la Nouvelle-Zélande, dont l'histoire ne fut pas moins dramatique que celle des autres, le signe que je préfère qu'on m'adresse est une langue tirée par un fier Maori, un geste hautement chargé de symboles bénéfiques, sous les auspices des esprits *atua* sans l'intervention desquels, aucune photographie ne saurait être réussie.

Gérald Minkoff

Muriel Olesen, 17 janvier 1997, Ile de Pâques, plage d'Anakena

Gérald Minkoff, 17 janvier 1997, Ile de Pâques, Hanga Roa

L'ART DE L'ARCHET

DU 6 AU 17 NOVEMBRE 2001

UNE RENCONTRE ENTRE ORIENT ET OCCIDENT

Pour leur quatrième festival commun, les Ateliers d'ethnomusicologie et l'Association des concerts de musique ancienne ont choisi le thème de l'archet. Ce cycle de concerts fait suite à trois autres rencontres, organisées respectivement autour de l'art du luth (1996), des voix de femmes (1997) et des flûtes (1999). De manière générale, la formule utilisée dans ces collaborations est celle du double concert, qui consiste à confronter chaque soir une pratique musicale «à l'ancienne», issue de la tradition européenne, et une autre provenant d'une culture différente, orientale notamment. La formule s'est révélée très fructueuse. En effet, si la voix et certaines catégories d'instruments de musique se retrouvent dans les contextes les plus variés, l'usage qui en est fait, les répertoires qu'ils animent et la manière de les faire sonner sont en revanche d'une diversité illimitée.

Cette quatrième édition est consacrée à «l'art de l'archet», autrement dit essentiellement aux instruments à cordes frottées, que l'organologie (la science des instruments de musique) appelle les vièles. Le roi, ou en tout cas le plus universellement répandu, en est évidemment le violon. Avec sa famille, qui comprend l'alto, le violoncelle et la contrebasse, plus un certain nombre de types intermédiaires aujourd'hui obsolètes, il sera présent dans des répertoires allant des sonates de Bach (les Nièces de Rameau) à l'art du *maqâm* proche-oriental (Nidaa Abou Mrad), en passant par la musique à danser des villages roumains (Taraf de Carei) et celle des jésuites français à la cour impériale de Pékin (Musique des Lumières).

Précédemment ou parallèlement à l'évolution du violon ont existé et existent encore en Europe de nombreux autres cordophones moins connus comme la vièle à archet et le rebec du Moyen Âge (Lucidarium), la viole d'amour, les différents types de violes de gambe (Il Concerto delle Viole), ou encore le *nyckelharper* scandinave à archet et à clavier (Nicolas Favre) et le baryton, un instrument à cordes sympathiques réanimé pour l'occasion par Christophe Coin (*photo ci-contre*).

Mais l'Orient n'est pas en reste pour ce qui est de la diversité des instruments à archet. Et puisque toute sélection implique de cruels renoncements, bornons-nous à mentionner ici ceux qui seront présentés au cours de ces concerts: tout d'abord la petite vièle chinoise *erhu* à deux cordes que nous pourrons découvrir sous les doigts de Wu Suhua (Fleur de Prunus), puis le *kamânche*, présenté ici dans sa variante d'Azerbaïdjan par Elshan Mansurov, son cousin le *joza* irakien par Mohammad Gomar au sein du Iraqi Maqâm Ensemble, et enfin le sarangi, l'instrument aux «cent couleurs» de l'Inde du Nord, dont la sonorité inimitable sera admirablement mise en valeur par Kamal Sabri.

L'éventail est donc large, sinon exhaustif. Ces six soirées et les animations qui les complètent promettent d'être riches en découvertes et, pour certains programmes de musique ancienne, de redécouvertes de répertoires que nous pensions enterrés ou connus de longue date. Cette rencontre Orient-Occident devrait contribuer à faire tomber quelques barrières, tout en suscitant des rencontres passionnantes, sur le plan tant artistique qu'humain.

Laurent Aubert

Wu Suhua (Ensemble Fleur de Prunus)

FESTIVAL: L'ART DE L'ARCHET

ORIENT - OCCIDENT

DU 6 AU 17 NOVEMBRE 2001

Genève – Salle Frank Martin

organisé par les Ateliers d'ethnomusicologie et l'Association pour les concerts de musique ancienne

MARDI 6 NOVEMBRE	CONCERT BAROQUE À LA CITÉ INTERDITE Fleur de Prunus et Musique des Lumières
VENDREDI 9 NOVEMBRE	MUSIQUE CLASSIQUE ARABE ET IMPROVISATIONS Trio Nidaa Abou Mrad MUSIQUE DE LA RENAISSANCE ITALIENNE Il Concerto delle Viole
SAMEDI 10 NOVEMBRE	16h: Contes scandinaves en musique, pour enfants **SONATES DE C.P.E. BACH** Les Nièces de Rameau **MUSIQUE CLASSIQUE IRAKIENNE** Farida et le Iraqi Maqam Ensemble Fin de soirée: musique à danser avec l'ensemble Espantar
MARDI 13 NOVEMBRE	**SARANGI DE L'INDE DU NORD** Trio Kamal Sabri **TRIOS DE HAYDN POUR BARYTON** Trio Christophe Coin
VENDREDI 16 NOVEMBRE	**POÉSIE ET MUSIQUE ITALIENNES À LA FIN DU MOYEN-ÂGE** Ensemble Lucidarium **MUSIQUE D'AZERBAÏDJAN** Ensemble Elshan Mansurov
SAMEDI 17 NOVEMBRE	16h: Ensemble Lucidarium, concert pour enfants **MUSIQUE À DANSER DE ROUMANIE** Taraf de Carei **TROIS PAS DE SARABANDE** Compagnie Les Violons du Roy Fin de soirée: bal roumain avec le taraf de Carei

Toutes les soirées débutent à 20h et sont en deux parties, sauf les deux concerts pour enfants les samedis à 16h.

Prix des places: 25.-. Adhérents Ateliers, membres ACMA, étudiants, chômeurs, AVS: 20.-
Tarif «20 ans/20 francs»: 18.-

Prix des places samedis 16h: 10.- (Enfants jusqu'à 14 ans: 7.-)

Abonnement: 100.-. Adhérents, etc.: 80.-. «20 ans/20 francs»: 75.-

Location: Service culturel Migros, 7 rue du Prince, Genève
Renseignements: tél. (022) 731 48 40

«20 ans/20 francs» - subventionné par la Ville et l'État de Genève.

Avec le soutien du Département des affaires culturelles de la Ville de Genève, du Département de l'instruction publique de l'État de Genève, de la Direction du développement et de la coopération DDC, de la Loterie Romande, de Pro Helvetia - Fondation suisse pour la culture, de la RSR - Espace 2 et de Migros Pour-cent culturel

VENDREDI 23 NOVEMBRE 2001 - 21H30

BÜLBÜL OLSAM - Musique et chants d'inspiration turque

Sud des Alpes - 10, rue des Alpes - Genève

Les vendredis de l'ethno
collaboration AMR

Samir Mokrani *saz* **et chant**
Damien Baroni: *saz* **et chant**
Gustavo Dos Santos: ***darbuka* et *bendir***

Les musiques populaires turques présentent de nombreuses facettes: tantôt épiques et énergiques, racontant les combats glorieux des figures mythiques des peuples nomades d'Anatolie telle l'épopée de Köroghlu, le bandit populaire; d'autres fois plus douces, intimistes ou passionnées dans leurs évocations des amours terrestres ou divines, elles sont toujours l'expression de sentiments poignants. Le plus souvent chantées, elles sont généralement accompagnées au luth à long manche *saz*. À l'opposé de la musique savante ottomane, dont la poésie s'inspire des traditions iraniennes et arabes, la poésie chantée populaire plonge ses racines dans le terroir anatolien avec des poètes-compositeurs comme Yunus Emre (XIIIe siècle) ou Pir Sultan Abdal (XVIe siècle).

Bülbül Olsam, littéralement «si j'étais rossignol», réunit depuis 1997 deux joueurs de *saz* genevois, Samir Mokrani et Damien Baroni, rejoints pour ce concert par le percussionniste Gustavo Dos Santos. Comment ces musiciens, respectivement algéro-suisse, helvético-brésilien et brésilien, en sont-ils venus à se dédier à une tradition si éloignée des leurs? Fascinés depuis longtemps par les sonorités arabes et centre-asiatiques, pratiquant déjà le *oud* (luth arabe) ou la guitare, c'est suite à la découverte d'Ozan Firat qu'ils firent le pari de s'immerger, en autodidactes, dans cet extraordinaire univers musical et poétique. Après plusieurs années d'apprentissage, le résultat en est une musique prenante et sensuelle, proche de ses racines, et qui conserve l'esprit de ces répertoires. Ils nous présenteront un florilège de chansons d'Anatolie, ainsi que certaines compositions personnelles – mises en musique de poèmes couvrant une période allant du XIIIe au XVIIe siècle. Un très beau voyage en perspective, servi avec force et talent.

Prix des places: 15.-
Adhérents Ateliers et AMR, étudiants, apprentis, chômeurs, AVS: 12.
Tarif 20 ans/20 francs: 10.-
Renseignements: tél. (022) 716 56 30

VENDREDI 14 DÉCEMBRE 2001 - 20H30

INDE: JUGALBANDI

Ali Ahmed Hussain et Monilal Nag

Sud des Alpes - 10, rue des Alpes - Genève

Les vendredis de l'ethno
collaboration AMR

Ali Ahmad Hussain: *shahnai*
Monilal Nag: *sitar*
Subhen Chatterjee: *tabla*

Les jugalbandi – duos d'instruments mélodiques – sont depuis les années 50 une forme très appréciée sur les scènes indiennes. Présenter un plateau où se côtoient des solistes renommés est un événement souvent rare et attractif: Ravi Shankar et Ali Akbar Khan l'ont popularisé, comme le violoniste V.G. Jog, l'un de ses initiateurs, ou Vilayat Khan (*sitar*) et Bismillah Khan (*shahnai*), dont les enregistrements des années 60 demeurent dans toutes les mémoires. Plus récemment, on a pu entendre des duos entre Rais Khan au *sitar* et Sultan Khan au *sarangi*, ou des jugalbandi alliant musique hindoustanie du nord et carnatique du sud de l'Inde.

Descendant d'une famille d'illustres musiciens de Bénarès – ville emblématique du *shahnai* – Ali Ahmed Hussain, qui a eu le privilège de jouer avec Vilayat Khan, est l'un des interprètes actuels les plus réputés de ce petit hautbois des temples. Son grand-père Wazir Ali a d'ailleurs été le premier joueur de *shahnai* à se produire devant la reine Victoria au Buckingham Palace! Il sera ici confronté à Monilal Nag, joueur de *sitar* issu d'une longue lignée de musiciens du Bengale, qui appartient à une tradition tricentenaire – la Vishnupur Gharana – très influencée par la pureté du genre *dhrupad*. Ces deux musiciens presque sexagénaires se produisent régulièrement ensemble depuis une dizaine d'années: c'est donc à une rencontre au sommet qu'ils nous convient.

Prix des places: 20.-
Adhérents Ateliers, étudiants, chômeurs, AVS: 14.-
Tarif 20 ans/20 francs: 12.-
Location: Service culturel Migros, 7 rue du Prince, Genève (lu-ve, 10h-18h)
Renseignements: tél. (022) 731 48 40

VENDREDI 7 DÉCEMBRE 2001 - 21H30

EDUARDO KOHAN - Quinteto Porteño

Entre jazz et tango

Sud des Alpes - 10, rue des Alpes - Genève

Les vendredis de l'ethno
collaboration AMR

Eduardo Kohan: saxophone, voix
José Luis Betancor: bandonéon
Osvaldo Belmonte: piano
Horacio Fumero: contrebasse
Raúl Esmerode: vibraphone, percussion

«Mes plus grandes joies musicales je les tire de l'improvisation. J'aime, en jouant, inventer des mélodies, rythmer des sons, créer des climats, plonger dans des gouffres, m'élever dans les airs, marcher, courir, me perdre et me retrouver. J'aime le faire seul et aussi avec d'autres. Cette fois, j'ai eu envie de réunir autour de moi, pour jouer et improviser, quatre musiciens avec lesquels je partage mes racines musicales. Nous avons été nourris de l'ambiance sonore de Buenos Aires et Montevideo, deux villes *porteñas* (du port), séparées par le Rio de la Plata. Ce répertoire commun est fait de tangos, milongas et d'autres musiques populaires urbaines et folkloriques (*chamamé, zamba, candombe*…).

J'imagine une musique avec: les arpèges rieurs de Belmonte, la force mélancolique de Betancor, l'archet qui arrache de Fumero, le rythme félin d'Esmerode… et moi, vautré dans la joie! J'ai envie d'un son qui évoque mon passé, mon présent et me permette d'inventer un futur. Ce quintette, aujourd'hui, n'existe que dans ma tête. Le 7 décembre, grâce à l'AMR et aux Ateliers d'ethnomusicologie, vous allez le découvrir en même temps que moi.»

Eduardo Kohan

Prix des places: 15.-. Adhérents Ateliers et AMR, étudiants, apprentis, chômeurs, AVS: 12.
Tarif 20 ans/20 francs: 10.-
Renseignements: tél. (022) 716 56 30

VENDREDI 18 JANVIER 2002 - 21H30

CELTO FOOLS

Avec la participation de Sam Seale

Sud des Alpes - 10, rue des Alpes - Genève

Les vendredis de l'ethno
collaboration AMR

Sam Seale: chant
Jacques Van de Walle: *uilleann pipes*, **cornemuse écossaise,** *bodhran*, *whistles*, **bombarde, harmonica**
Christine Regard: violon, mandoline, *bodhran*
Denis Queille: guitare
Marek Wegrzyk: guitare

Depuis le grand renouveau de la musique folk des années soixante, la musique celtique n'a cessé de susciter l'intérêt, et souvent la passion, d'un public très large et divers. Au-delà de tous les amalgames hasardeux que son aspect commercial a pu engendrer, il est vrai que les musiques populaires d'Irlande, d'Écosse, de Galice ou de Bretagne partagent un riche et magnifique héritage. Une musique enjouée, dansante et festive où cornemuses, bombardes ou flûtiaux virevoltent en virtuoses au-dessus des guitares, violons et mandolines, parfois accompagnés des roulements sourds du tambour *bodhran*; mais une musique qui sait aussi être douce ou déchirante lors de ballades où s'expriment les sentiments amoureux ou la solitude. Tentant de remonter aux racines d'une certaine musique populaire, elle n'en est pas moins vivante et créative grâce au talent et au dynamisme de groupes tels que Celtofools, les «bouffons celtes».

Tout en pratiquant leur art avec une grande maîtrise, leur nom en lui-même annonce la couleur: ces bouffons-là ne se prennent pas au sérieux. Tous musiciens accomplis sont aguerris à des répertoires fort différents comme la musique classique dans le cas de Christine Regard ou le flamenco pour Marek Wegrzyk. Avec Jacques Van de Walle, multi-instrumentiste impressionnant par la diversité de son talent, et Denis Queille, guitariste rompu aux *reels* et aux *jigs*, ils trouvent au travers des musiques celtes une liberté d'expression et un plaisir des rencontres musicales aux goûts de cidre et de bière brune.

Ils seront rejoints pour ce concert par Sam Seale qui, de Dublin où il est né, à Londres, Paris ou Genève, enchante tous les publics de sa voix chaude et expressive. Que ceux qui n'ont pas eu la chance de les apprécier lors de l'édition 2001 de la fête de la musique, et les autres, réservent déjà leur soirée du 18 janvier prochain pour un *gig* inoubliable.

Prix des places: 15.-
Adhérents Ateliers et AMR, étudiants, apprentis, chômeurs, AVS: 12.-
Tarif 20 ans/20 francs: 10.-
Renseignements: tél. (022) 716 56 30

SAMEDI 26 JANVIER 2002 - 20H30

MOHAMMAD REZA SHAJARIAN
et les maîtres de la musique persane

Bâtiment des Forces Motrices - (Salle Théodore Turettini) 2, place des Volontaires - Genève

Mohammad Reza Shajarian: voix
Hossein Alizadeh: *tar*, *setar*
Kahyan Kalhoor: *kamânche*
Homayoun Shajarian: *zarb*

La venue de Mohammad Reza Shajarian, le grand maître du chant classique persan, est en soi un événement qui mérite de n'être manqué sous aucun prétexte. Mais, comme un bonheur n'arrive jamais seul, le nôtre sera sans pareil puisqu'il sera accompagné par trois des tout grands instrumentistes de la scène iranienne contemporaine: Hossein Alizadeh, le virtuose des luths *tar* et *setar*, Kahyan Kalhoor, l'un des interprètes les plus talentueux de la vièle *kamânche*, et enfin son propre fils Homayoun Shajarian au tambour *zarb*.

Leur musique se caractérise par l'homogénéité de son style et la parfaite connivence régnant au sein du groupe, mais également par la beauté des mélodies, la diversité des timbres instrumentaux et la profonde inspiration qui habite chaque interprète. Qu'ils s'adonnent au répertoire classique du *radif* persan, à l'exubérance des airs et des danses populaires ou à l'art subtil de l'improvisation modale, ces grands solistes savent transmettre une palette d'émotions et de couleurs sonores particulièrement riche. Quant à Shajarian, aujourd'hui au sommet de son art, il a une façon unique de sculpter et d'enchaîner librement les mélodies au gré du poème qu'il choisit et de son inspiration. Sa voix est généreuse et poignante, étendue et d'une parfaite précision dans tous les registres; Shajarian possède la science, le coeur, la créativité et le magnétisme qui, réunis, font les grands interprètes.

Prix des places: 25.-
Adhérents Ateliers, étudiants, chômeurs, AVS: 20.-
Tarif 20 ans/20 francs: 18.-
Location: Service culturel Migros, 7 rue du Prince, Genève (lu-ve, 10h-18h)
Renseignements: tél. (022) 731 48 40

INFOS

DU 20 NOVEMBRE AU 2 DÉCEMBRE 2001

STAGE DE KATHAK

avec Ravi Shankar Mishra

accompagné par Shyam Kumar Mishra (*tabla*)
et Prem Kishor Mishra (harmonium, chant)

Centre Musical - 110, rue de Montbrillant (derrière la gare - bâtiment dans la cour)

Tarif: Stage enfants: 6h = 80.-
Stage moyens et avancés: 12 h = 210.- (adhérents Ateliers d'ethnomusicologie: 200.-)
Stage débutants: 8h = 140.- (adhérent Ateliers d'ethnomusicologie: 130.-)

Renseignements et inscriptions: Tél. (022) 734 89 23 ou 079 614 90 92
www.adem/stages.htm - E-mail: astierli@worldcom.ch
Inscriptions: renvoyer le bulletin d'inscription par courrier ou fax (022)731 48 60 ou e-mail

VENDREDI 9 ET SAMEDI 10 NOVEMBRE - 20H30 • DIMANCHE 10 NOVEMBRE - 17H

DE BÉNARÈS Á JEREZ
Rencontre entre les danses Kathak et Flamenca

Avec Ravi Shankar Mishra et Ana la China

Alhambra - 6, rue de la Rôtisserie - Genève

Prix des places: 32.- / Chômeurs, AVS: 26.-
Adhérents Ateliers: réductions uniquement le dimanche 11

Location: Service culturel Migros, 7 rue du Prince, Genève
Renseignements: tél. (022) 733 86 19

EXPOSITIONS

JUSQU'AU 21 OCTOBRE 2001
Musée d'ethnographie - hall
65, bd Carl-Vogt - Genève. Tél. 022/418 45 50

TEMPS DE PAUSE
Photographies de Fausto Pluchinotta
Textes de Pascal Amphoux
En collaboration avec la Clinique des Grangettes à Genève

DU 31 OCTOBRE 2001 AU 17 MARS 2002
Musée d'ethnographie
65, bd Carl-Vogt - Genève. Tél.: 41 22 418 45 50
Vernissage le 30 octobre à 18h

Visites commentées publiques:
Dimanches à 11h
4 novembre, 11 novembre, 18 novembre,
2 décembre, 20 janvier, 27 janvier,
3 mars et 10 mars

Visites commentées sur réservation
(classes, groupes)
Inscription 15 jours à l'avance minimum,
tél.+41 22 418 45 81
Visite commentée pour les enseignants,
mercredi 31 octobre à 10h

«Genève: un lieu pour la paix»
http://www.genevaforpeace.com

PAIX
Cette exposition fait partie des manifestations regroupées autour de «Genève: un lieu pour la paix» qui marquent le 100e anniversaire du 1er Prix Nobel de la Paix attribué à Henry Dunant.
Voir pages 2 et 3

Veuve de guerre égyptienne. Photo: L. Deonna, 1986

MERCREDI 7 NOVEMBRE 2001, 18H
Musée d'ethnographie - hall
65, bd Carl-Vogt - Genève. Tél.: 41 22 418 45 50

REMISE AU MUSÉE D'UNE SCULPTURE TIWI PAR LA SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE
Cette statue sculptée par Carmelina Puantulura a été acquise par la SAME dans l'île de Bathurst lors de son voyage 2001 en Australie
Voir page 7

DU 8 NOVEMBRE 2001 AU 6 JANVIER 2002
Musée d'ethnographie - hall
65, bd Carl-Vogt - Genève. Tél.: 41 22 418 45 50

Vernissage le 7 novembre à 18h

MURIEL OLESEN – GÉRALD MINKOFF
Le triangle des extrêmes polynésiens:
îles Hawaï, île de Pâques, Nouvelle-Zélande
Photographies prises lors de quatre voyages effectués de 1994 à 2001
Voir page 6

DU 21 NOVEMBRE 2001 AU 20 MAI 2002
Musée d'ethnographie - Annexe de Conches
7, ch. Calandrini - 1231 Conches.
Tél.: 41 22 346 01 25
Vernissage le 20 novembre à 18h
Visites commentées pour groupes
sur réservation, tél. 41 22 346 01 25

PÂTAMODLÉ
L'éducation des plus petits, 1815-1980
Une exposition de la Criée.
Après *Les Cahiers au feu* (1990), *À vos places!* (1994), *En attendant le prince charmant* (1997), une nouvelle exposition de la Criée.
Voir pages 4 et 5

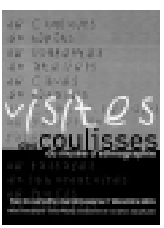
JUSQU'AU 28 OCTOBRE 2001
Centro Cultural Palácio Rio Negro
Avenida Sete de Setembro 1546
Manaus - Brésil

«GEORGE HUEBNER
UM FOTÓGRAFO EM MANAUS»
Cette exposition, qui retrace le parcours d'un homme et son enracinement dans la culture amazonienne, restitue enfin à Manaus et à ses habitants la mémoire visuelle de leurs origines.

ACTIONS NOUVEAU MUSÉE

MERCREDI 31 OCTOBRE 2001, 17H30
GRANDE PARADE EN FAVEUR DU NOUVEAU MUSÉE
Départ de la place Neuve
Voir page 8

DU 29 SEPTEMBRE AU 1ER DÉCEMBRE
tous les samedis à 14h30
VISITES GUIDÉES DANS LES COULISSES DU MUSÉE
Voir page 7



ANIMATIONS

SAMEDI ET DIMANCHE 3 ET 4 NOVEMBRE
DE 10H À 16H
ENTRÉE LIBRE

CÉRÉMONIE JAPONAISE DU THÉ (CHA-NO-YU)
Démonstrations par le groupe Urasenke
Genève: échanges autour d'un bol de thé

«Historiquement, le thé est vraisemblablement venu de Chine au Japon une première fois entre les années 600-800 ap. J.-C., rapporté par des moines japonais partis étudier le bouddhisme. Une deuxième fois, sous sa forme actuelle, c'est-à-dire de feuilles de thé vert réduites en poudre puis mélangées à l'eau dans la tasse, vers le XIIe siècle par Eisai, fondateur du bouddhisme rinzai zen au Japon. La forme et l'esprit du rituel actuel s'est développé au XVIe siècle sous l'influence de Sen Rikyu, dont les fils du petit-fils, Sotan, ont créé les trois écoles Sen: Omotesenke, Mushanokojisenke et Urasenke.

Bol *raku* pour la cérémonie du thé, Japon, XXe siècle. Coll. Musée d'ethnographie

Sur le plan spirituel, quatre valeurs transcendantes guident la cérémonie du thé. Il s'agit de l'harmonie, du respect, de la pureté et de la sérénité. Il y a harmonie lorsqu'il y a accord. Il y a respect lorsqu'il y a attention. Il y a pureté lorsqu'il y a transparence. Et enfin, s'il y a harmonie, respect, pureté, il y a sérénité, une certaine paix intérieure et l'on peut dire qu'offrir une tasse de thé, c'est partager le calme et la paix.

C'est dans ce sens que nous travaillons cet art, cherchons à le faire connaître et à le transmettre.»

Urasenke

VENDREDI 9 NOVEMBRE, 20H
Dans le cadre de la journée suisse du conte
Entrée libre

Signe chinois: le thé

FRANÇOISE FLORES ET FLORENCE HENRY
Contes de *La route du thé*
Des caravanes aux clippers, de la Chine à l'Angleterre, passant par le Tibet, l'Inde et Ceylan, Françoise Flores et Florence Henry vous emmèneront à travers leurs contes, sur la fameuse route du thé.

MUSIQUES

ATELIERS D'ETHNOMUSICOLOGIE

www.adem.ch
Tél. 41 22 731 48 40

FESTIVAL: L'ART DE L'ARCHET - ORIENT - OCCIDENT

DU 6 AU 17 NOVEMBRE 2001
Genève – Salle Frank Martin
organisé par les Ateliers d'ethnomusicologie et l'Association pour les concerts de musique ancienne
Programme: voir page 9

PROGRAMME NOVEMBRE 2001 - JANVIER 2002

VENDREDI 23 NOVEMBRE, 21H30
Sud des Alpes

BÜLBÜL OLSAM
Musique et chants d'inspiration turque
Les vendredis de l'ethno

VENDREDI 7 DÉCEMBRE, 21H30
Sud des Alpes

EDUARDO KOHAN - QUINTETO PORTEÑO
Entre jazz et tango
Les vendredis de l'ethno

VENDREDI 14 DÉCEMBRE, 20H30
Salle Frank Martin

INDE: JUGALBANDI
Ali Ahmad Hussain et Monilal Nag

VENDREDI 18 JANVIER 2001, 21H30
Sud des Alpes

CELTO FOOLS
Avec la participation de Sam Seale
Les vendredis de l'ethno

SAMEDI 26 JANVIER 2001, 20H30
Bâtiment des Forces Motrices

MOHAMMAD REZA SHAJARIAN
et les maîtres de la musique persane

Programme et réservation: voir pages 9-11